



Thierry Piras
Psychanalyste

Lettre «Ecrit et Savoir» - n°2 - Septembre 2012

"Le Je dit au Je dire"



Georges BRAQUE, *Viaduc à l'Estaque*, automne 1907

Publication du Cabinet Thierry Piras.

Reproduction partielle ou totale interdite.

La cure, ordonnée par la règle fondamentale, est ce lieu où les surprises des dits, produites par la libre association, se déposent sous la forme de trébuchements, ratages et blancs dans la parole, pour constituer le domaine bruyant des formations de l'inconscient. Il n'en est pas de même du dire puisqu'il n'est pas le produit de l'association libre, et de ce fait échappe aux dits. Il relève non de la linguistique et de ses lois, mais de la logique, c'est à dire de la déduction, de la démonstration. Il est ce mode de faire passer à la formule ce qui n'est dit nulle part. Le dire, comme réponse, est donc bien un événement, une assertion d'existence qui rend évident, par les formulations d'un il y a ou il n'y a pas, ce qui attendait d'être dit, non pas pour en ajouter encore un peu plus, mais pour, au contraire, extraire la loi de la série des dits et poser une limite. Reprenons ici l'écriture du signifiant, où il nous est affirmé que « le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant ». Ainsi donc, les suites des dits et qui ne l'oublions pas ne sont des dits que par ce qu'ils sont nommés comme tels, peuvent s'instaurer. Pour l'analysant, dans la délivrance de sa parole, celle du semeur de ses troubles, demandes, attentes et autres récits de sa réalité, il n'y a que des maux, qu'il parvient enfin à faire éclater comme ces bulles viciées des marécages obscurs.

Et puis, comme l'aurore amène un peu de clarté après la noirceur de la nuit, la libre association produit des mots, des phrases, des incongrues, des bizarreries et autres surprises, qu'il est nécessaire de qualifier de dits. Ces dits conjuguent à foison (ou même à foi-\$-on) l'estampe que signe ici le sujet encadré des signifiants. Si nous faisons retour au Je, celui qui le plus souvent prend valeur de sujet, du moins dans la linguistique, nous en sommes menés à nous questionner du Je dit (et sans qu'il en soit fait directement allusion aux leçons du (S)éminaire. Il ne s'agit bien entendu pas d'une erreur dans l'orthographe, mais d'une assertion à trouver du vrai ou du faux dans ce que le «Je» peut justement faire comme dit. Le «Je» dit vrai du dit et le dit est un dit vrai de «Je», toute fois à considérer que le «Je» dise ou se dise. Qu'est-ce que dit «Je» ? Eh bien, tout d'abord il dit «Je», il se pose comme un dit et pourquoi pas à face de signifiant, à condition d'y dévoiler l'énoncé de notre loi. Ce qui nous mène à faire rapprochement, du moins dans l'ordre d'une certaine logique, entre le sujet et le «Je». Si tous les deux sont le produit du langage et emprisonnent l'individu dans un au-delà de la simple réalité existentielle, pour nous y mener à n'en pas douter du côté de l'essence, ils n'en demeurent pas moins deux. «Je» devient sujet quand il conjugue ce petit quelque chose de plus que du dit, ou du moins quand ce dit s'en lit déjà d'un dire, par le jeu du discours analytique. Par qu'elle alchimie un dit, qui n'est déjà qu'acte de nomination, en deviendrait-il

de ce qui s'écrirait dire ? Encore faudrait-il valider l'assertion du dit au dire comme vrai ; en ce sens où derrière du dit se cacherait cet autre mystérieux qu'est le dire. Mystérieux, car à part là encore le nommer, on n'en dit pas grand-chose. Et pourtant de ce presque rien, de cet impossible à dire, contient toute la qualité du dire, et ce dans sa particularité à faire d'un sujet le maillon de la chaîne de signifiants. Ne cherchons pas bien entendu, et ce puisque nous n'entendons rien dans l'expérience analytique, que ce soit du dit ou du dire. Et pourquoi, ces deux compères ou comparses, d'une farce tragico-comique, celle de l'inconscient, ne font-ils que sensation sur la scène conceptuelle de la psychanalyse, du moins pour ceux qui font agape de ce discours?

Ne serait-ce pas parce qu'ils se jouent d'une logique formelle à se dégauchir de l'ontologie. Nous ne rêvons pas - du moins qu'en savons-nous après tout - nous utilisons deux concepts pour tenter de cerner la problématique de ce qui fait et est langage, tout en admettant que nous n'en sachions que peu. Et pourtant "ça parle" et "ça " n'arrête pas de parler, et de ce qui sort de la bouche de l'analysant et de ce qui n'en sort pas, ou du moins pas avant que le filtre de l'analyste ne soit accompli par l'exécution du charme, à savoir la vérité du savoir. Comme le dire ne se désigne pas dans la scène des locutions audibles dans la séance analytique, il ne fait donc son apparition qu'ici sous forme de l'écrit. D'un écrit qui pose, comme pour tenter de le fixer l'impossible du disciple. Le dire est donc de l'ordre de l'écrit et de ce fait est plutôt moins bruyant et bavard que le bigarré clignotant des formations de l'inconscient. Il est du côté du silence, celui du manque dans l'Autre.

C'est encore dans ce qui se trace par l'écrit, le \$, que le sujet complet de cette incomplétude, va faire sens, et au dit et au dire. Je confirme bien que je viens de poser, que ni le dit ni le dire ne sont effectivement présents dans l'espace de l'expérience analytique, et pourtant tout tourne, à n'en plus chiffrer les tours. C'est de fait par leur absence dans les trois actes : l'acte *locutoire* : ce que l'on dit ; l'acte *illocutoire* : ce que l'on fait en disant ; et l'acte *perlocutoire* : ce que l'on fait par le fait de dire quelque chose. C'est donc bien par leur non présence manifestée qu'ils font assertion au vrai. Ce seul vrai qui lui ne fait pas faux, le Manque. En vérité «Je» vous dit, et toujours en vérité «Je» dire. À trop parler de vérité, il se fait risque de perdre du savoir, comme celui qui s'instaure de la chaîne signifiante. À en entendre et à s'en laisser compter ou conter de ce que l'on peut appeler dit, il fait risque d'un dire qui ne serait pas le bon. À toute fin utile, ne relevons pas trop de ce qui se poserait de cette identification au bon, si ce n'est à vouloir faire vérité d'un savoir absolu, mais qui nous mettrait en porte à faux du discours analytique, tout comme du discours de l'analyste d'ailleurs. Et puis, enfin quand je dis dire, ne suis-je pas toujours dans un à peu près d'un dit. Si le dire se semble donc bien si difficile à cerner, sauf de la nomination linguistique, n'est-ce pas là justement la force

et pourquoi pas le cri d'un concept à faire agir, sans réellement pouvoir le capter. Si le dire est un ensemble, l'ensemble E par exemple, nous sommes tout naturellement amenés à nous diriger sur les modes opératoires des éléments qui le composent ou le composeraient, puisque nous sommes en mesure d'accepter la présence d'éléments appartenant ou susceptibles d'appartenir à l'ensemble E. Ainsi, quelque soit x appartenant à E et y susceptible d'appartenir à E. Il existe ou devrait exister une relation avec des éléments de l'autre ensemble, celui dit du dit, que je pose comme l'ensemble F. Jusqu'à là les lois de Cantor peuvent s'appliquer, mais bien vite se déroulent à nous, l'impossible à déterminer, et les éléments de E et ceux de F. S'il est vrai toute fois, que ceux de F, comme «dit» semblent plus opérables, car ils sont entendus, mais très certainement pas toujours comme tels par l'analysant, ils n'en demeurent pas pour autant gage de vérité. Puisque celle-ci est de l'ordre du dire. Ainsi pour vérifier les éléments de F, il conviendrait d'en posséder ceux de E, et dans une acceptation, là encore de vérité. Or la seule vérité du dire semble bien être celle d'un dire de vérité, mais qui ne peut que nous mener encore et encore à un dit. Un dit, certes, mais un dit qui fait trace de l'impossible, donc du dire. Si quelqu'un pensait encore pouvoir identifier du dire, systématiquement avec du dit, il en serait pour le vrai, à savoir ici le faux. À cette logique de l'impossible, se construit pour nous, car nous en sommes les acteurs comme analystes, la quadrature du cercle. Non pas de celle à vouloir arrondir les angles du carré des certitudes, mais bien dans le nouage de ce cercle, ici le tour. D'une figure de topologie, qui ne marque enfin, ni vrai, ni faux, mais l'invitation à refaire le chemin du sens, sans y vouloir trouver ce qui serait connu d'avance. L'analysant produit du contenu qui sera écrit dit, et reste à produire du tour à dire, pour faire somme à l'impossible. Mais d'un impossible éclairé des codages d'une interprétation où la raison est conjuguée du Savoir, avant qu'elle ne se conjugue comme vérité du sujet. De ce Savoir à aller manquer dans le vide manifesté de la chaîne signifiante, de celle qui se conjugue au réel, peut-être commençons-nous à en poser de plus dans le champ du savoir.